

— Oh ! bien facilement, madame, répondit le comte qui venait de décrocher une arquebuse de la panoplie et se mita en devoir de la charger avec le plus magnifique sang froid, vous le voyez, madame, je charge cette arquebuse.

— Ah ! très bien, fit-elle d'une voix légèrement ironique, ainsi, vous nommez cet engin une arquebuse ?

— Mon Dieu, oui, madame.

— Et cela sert...

— A tuer les gens, lorsque l'occasion s'en présente.

— Mon ignorance ne va pas, croyez le bien, monsieur le comte, jusqu'à ignorer complètement à quoi peut, dans l'occasion, servir une pareille machine, seulement je me demande une chose.

— Laquelle, madame ? répondit-il froidement en continuant à charger son arquebuse.

— Est-ce que vous auriez quelqu'un à tuer ?

— Quant à présent, je ne crois pas, madame.

— Comment ! vous ne le croyez pas ?

— Mon Dieu, madame, vous qui êtes femme, vous le savez mieux que personne, on n'est jamais sûr de rien en ce monde.

— Est-ce une menace ? dit-elle en se levant à demi et le regardant fixement.

— Madame, répondit froidement le comte, celui qui a la conscience de ce qu'il veut et de ce qu'il peut ne menace pas... il agit.

Il y eut un silence.

La comtesse, comme une lionne qui guette, suivait sournoisement tous les mouvements du comte, et, bien que calme en apparence, on reconnaissait aux mouvements précipités de son sein quelle émotion intérieure elle éprouvait.

— Voilà qui est fait, dit le comte en posant l'arquebuse sur une table placée au milieu de la chambre, à côté d'une seconde paire de pistolets qu'il y avait précédemment déposée.

— Vous avez terminé vos belliqueux préparatifs, monsieur le comte Olivier du Luc de Mauvers ? lui demanda-t-elle avec une légère teinte d'ironie.

— Oui, madame.

— Daignerez-vous maintenant m'accorder quelques secondes d'audience ?

Le comte dégaina son épée, fit quelques pas en avant, en piqua la pointe dans le sol, appuya les deux mains sur la poignée, et, saluant la comtesse avec une courtoisie railleuse :

— Me voici à vos ordres, madame, dit-il d'une voix nonchalante.

— Pardon, monsieur le comte, cette position que vous adoptez fort originale, je dois l'avouer, ne me paraît pas être celle que d'habitude on prend pour causer avec une dame.

— Je vous supplie de m'excuser, madame, mais, chaque créature humaine, homme ou animal, a des habitudes dont il ne se départ jamais.

— J'admets cela, mais vous me permettrez de vous faire observer qu'en ce moment...

— Pardon encore une fois, madame, interrompit le comte avec un nouveau salut, mais vous qui me connaissez si bien, car pendant longues années vous avez honoré ma pauvre maison de votre présence, je suis étonné que vous ne vous souveniez pas que c'est ainsi que nous autres, les du Luc de Mauvers, nous avons l'habitude de nous tenir en présence de nos ennemis ; ceci est de tradition dans notre famille.

— Que dites-vous donc là, monsieur le comte ? J'ai mal entendu, sans doute, vous parlez d'ennemis en m'adressant la parole ?

— Vous ne vous êtes pas mépris, madame, et vous avez bien entendu. J'ai parlé d'ennemi en vous adressant la parole.

— Ainsi, vous me considérez comme une ennemie, monsieur le comte ?

— Hélas ! oui, madame, et comme mon ennemi la plus implacable.

— Ceci n'est pas sérieux, je suppose, et ne saurait l'être.

— Pardon, madame, cela est au contraire, très-sérieux, et si vous voulez, je ne dirai pas descendre dans vos souvenirs, mais seulement réfléchir pendant quelques minutes, vous serez la première, j'en ai la conviction, à reconnaître que je dis vrai.

— Monsieur le comte, j'étais loin de m'attendre de votre part à une accusation, mais en supposant même que ce soit vrai, ce que je ne puis ni ne veux admettre, suis-je donc si redoutable que vous vous croyiez obligé de vous embarrasser d'un aussi formidable arsenal ?

— Vous, madame, personnellement, non !... Au point de vue physique bien entendu. Ce n'est pas votre bras, c'est votre esprit que je redoute, aussi n'est-ce pas contre vous que je me suis armé.

— Contre qui donc alors, monsieur le comte ?

— Contre les assassins que sans doute vous avez cachés à quelques pas d'ici, madame, si même ils ne sont blottis déjà par votre ordre, là, tenez madame, dans mon alcôve.

— Oh ! monsieur le comte !... Une telle insulte, faite à moi !

— C'est bien, madame, interrompit-il.

Il se détourna et fit quelques pas.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un  $\frac{1}{2}$  cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES EDITEURS.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois.  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

#### A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1036, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques